droit et l'équité. C'est pourquoi, fort de nos droits jusque dans notre faiblesse, nous ne cédon's qu'à la violence !»

Cette protestation a été écoutée au milieu du plus profond silence. Mais à peine était-elle terminée que, de tous côtés, partaient des invectives à l'adresse du liquidateur.

Le P. Bousquet se tourne une dernière fois vers lui :

« — Vous du moins, dit-il, vous pouviez refuser cette misérable besogne. Je supplie Dieu qu'il ne fasse pas payer à vos enfants la faute de leur père. »

De grosses larmes roulent sur les joues parcheminées du vieux religieux. D'une main tremblante il décroche le Christ de sa cellule, et le tendant au frère de son secrétaire :

« — Acceptez, mon enfant, ce crucifix aux pieds duquel je prie depuis cinquante ans. M. le liquidateur ne vous le disputera pas : il n'a pas de valeur marchande.

« N'est-ce pas, monsieur Duez, que vous m'autorisez à faire ce dernier cadeau ? »

M. Duez, très pâle, acquiesce d'un signe de tête.

C'est fini. On pousse les assistants dans la rue, où une trentaine de malheureuses femmes sanglotent et se jettent aux pieds des religieux.

Avant d'être expulsé de cette maison qui fut le berceau de sa congrégation, le P. Bousquet a bien voulu nous faire les déclarations suivantes :

La Congrégation de Picpus, née pendant la Terreur, avait toujours été une Congrégation française.

« A Santiago du Chili, à Valparaiso, à Lima, dans toute l'Amérique du Sud dont nous dirigeons les plus importants collèges, comme dans les îles d'Océanie, on ne nous appelait que les « Pères français ».

« C'est fini. Bientôt je ne serai plus ; et mon successeur — hélas ! j'en ai l'appréhension — ne sera plus un Français.

— Voulez-vous me permettre, mon très révérend Père, de vous demander où vous transporterez le siège de votre Congrégation ?

— A Braine-le-Comte, en Belgique. »

Et d'une voix douloureuse, d'un geste las, le vénérable religieux répète :